

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

CONCLUSION

ON DOIT SE FIER À L'ANCIEN TESTAMENT

IL en va de la découverte d'Emmanuel Anati comme de celle d'Annie Jaubert touchant la chronologie de la Passion du Seigneur : l'une et l'autre renouvellent profondément notre compréhension des événements historiques fondateurs de notre sainte religion.

La chronologie "courte", traditionnelle, situe l'Exode à l'âge du bronze récent (1400-1200 av. J.-C.) Elle opère ce qu'Anati appelle une « concentration dans le temps », analogue à la contraction des événements de la Passion que notre tradition liturgique fait tenir en moins de "trois jours".

Comment concevoir le déroulement de tous les événements fondateurs du peuple élu en moins de trois siècles ? La transformation de la condition des Hébreux réduits à l'état d'esclaves dans le delta, la fuite de Moïse en Madian, son retour en Égypte, les dix plaies, la sortie d'Égypte, le passage de la "mer Rouge", l'exode, le séjour au Sinaï et à Cadès-Barné, la période de nomadisme ou d'errance dans le désert, la conquête de Canaan et le temps des Juges...

Cette dernière phase, surtout, au cours de laquelle des nomades se sont transformés en une nation d'agriculteurs raffinés, dont le livre de *RUTH* nous offre le tableau, a dû se dérouler très lentement.

« Il est vraisemblable que les Hébreux aient commencé une lente pénétration de Canaan par la région montagneuse, où l'habitat était faible. Ils se sont familiarisés avec les populations locales et ont parfois organisé des campagnes militaires, qui les ont conduits à l'ouest du Jourdain. Les chroniques de Josué semblent regrouper les mythes et l'histoire de ces épisodes, tout au moins les plus remarquables d'entre eux. » (*LA MONTAGNE DE DIEU*, p. 175)

C'est l'histoire de cette mise en forme des récits qu'il reste à étudier. À cet égard, Finkelstein et Silberman ont, d'emblée, "tout faux" du fait qu'ils posent en principe, et répètent comme un refrain au début de chaque épisode : « *La Bible a donné naissance au judaïsme.* » C'est le contraire qui est vrai : le judaïsme a donné naissance à la Bible.

LA NAISSANCE DE LA BIBLE

Nous le savions, mais l'archéologie le confirme : les événements historiques sont premiers. Les récits qu'en ont fait des scribes inspirés viennent après. À moins de prétendre que le récit biblique, géniale reconstruction littéraire et politique de la genèse du peuple juif, réalisée selon Finkelstein au septième siècle avant Jésus-Christ, sous le règne de Josias, roi de Juda, a été forgé sur les lieux mêmes dont nous pouvons aujourd'hui vérifier la parfaite correspondance avec ce récit ! Et pourquoi ? Dans quel dessein, tout ce montage ? « *Pour créer une nation unifiée, prétend Finkelstein, fondée sur une nouvelle religion, le "monothéisme" : un seul peuple, guidé par un seul Dieu, gouverné par un seul roi, avec une seule capitale, Jérusalem, et un seul temple.* »

C'est de l'enfantillage ! D'abord, le *LIVRE DE L'EXODE* ne décrit pas l'invention du « monothéisme », mais l'alliance bien réelle du Dieu Vivant avec son peuple, scellée au Sinaï par la médiation de Moïse à haute et intelligible voix. Cette alliance s'exprime par une législation qui énonce les volontés divines signifiées à Moïse. De l'obéissance d'Israël à ces volontés dépend la protection que Dieu accordera à son peuple.

Ce don d'une Loi, clause de l'Alliance, est l'événement central d'une histoire "orthodromique", où se reconnaît la main de Dieu, histoire religieuse au premier chef, histoire sainte, objet d'une révélation sans laquelle nous ne la connaîtrions pas. Consignée dans un certain nombre de livres, dont l'ensemble forme la Bible, celle-ci est l'œuvre d'innombrables scribes et rédacteurs inspirés. Leur tâche s'est poursuivie sur un long millénaire, au cours d'un processus littéraire d'une incroyable complexité.

La portée de chacun de ces récits, et de leurs détails, se laisse facilement interpréter. Ce qui paraît « trop miraculeux » pour la crédulité du lecteur moderne, censé beaucoup plus instruit que le scribe inspiré, est en fait délibérément *fantastique*, ou épique, ou fabuleux, afin de nous faire comprendre quelque vérité. Lorsque le serpent parle, par exemple, au Paradis terrestre, il n'est pas nécessaire de consulter une *chercheuse* au laboratoire zoologique de Tel-Aviv pour savoir que, de mémoire d'homme, on n'a jamais entendu un serpent parler...

Il n'empêche que l'auteur inspiré nous raconte l'histoire *vraie* de l'intrusion de Satan dans la vie de nos premiers parents.

NOUVELLE CHRONOLOGIE

Récapitulons notre acquis. Le *LIVRE DE LA GENÈSE*, se divise en deux grandes parties fort inégales :

1° L'HISTOIRE PRIMITIVE, chapitres 1 à 11, raconte la création par Dieu, au commencement des temps, d'un couple unique d'où descend toute l'humanité, dans un état originel d'intégrité morale et de bonheur. Ce sont des vérités religieuses qui sont des faits. Et si les vérités sont certaines, les faits sont donc réels. En ce sens, les premiers chapitres de la *GENÈSE* ont un caractère historique.

Ils nous révèlent comment, au long des premiers millénaires, le dessein de Dieu est mis en échec par les infidélités répétées des hommes.

2° Dans L'HISTOIRE PATRIARCALE, la foi d'Abraham, mise à l'épreuve et récompensée, est tellement *palpable* que la religion se trouve fondée pour toujours. *Abraham* est le Père des croyants. Et l'histoire de sa postérité est une *histoire de famille* dont les événements marquants ne sont pas des faits politiques mais des événements familiaux : naissances, mariages, morts.

C'est une *histoire religieuse* : Dieu s'est choisi cette famille pour en faire un peuple et lui donner un pays. Tel est l'événement fondateur.

LA critique moderne distingue un recueil des oracles d'Isaïe (chapitres 1 à 35 augmentés d'un appendice historique, chapitres 36-39 ; les chapitres 34-35 se rattachent, par le style comme par le contenu, aux chapitres 40-55), qui prophétisa à Jérusalem de 740 à 687 avant Jésus-Christ, et un "deuxième Isaïe" (40 - 55) que notre Père préférerait nommer plus aimablement "l'inconnu de l'Exil". Cet élu de Yahweh avait été envoyé au peuple captif dans les années 550, alors que l'étoile de Cyrus se levait à l'Orient de la Chaldée, pour le lui désigner comme son prochain libérateur, son "goël", son Rédempteur (Is 44, 28 ; 45, 1-4).

Et la délivrance advint, en 539 avant Jésus-Christ.

Alors que le premier Isaïe annonce le châ-timent, le second est un livre de consolation :

« Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem et criez-lui que son service est accompli, que sa faute est expiée, qu'elle a reçu de la main de Yahweh double punition pour ses crimes. » (Is 40, 1-2)

Quatre "poèmes du serviteur" sont enchâssés dans le "second Isaïe", comme dans un écrin. On pourrait dire que chacun des quatre poèmes annonce les mystères de la vie cachée, de la vie publique, de la Passion et de la mort du Messie à venir.

PREMIER CHANT (IS 42, 1-7)

DOUX ET HUMBLE

« Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu que préfère mon âme. J'ai mis sur lui mon Esprit, pour qu'il fasse sortir pour les nations sa religion. » (Is 42, 1)

C'est Dieu qui parle, comme au chapitre précédent, en 41, 8 :

« Mais toi, Israël, mon serviteur, Jacob, que j'ai choisi, descendance d'Abraham, mon ami. »

Les deux "serviteurs" sont rigoureusement parallèles, à ceci près que l'identité de l'un est répétée trois fois en 41, 8 tandis que celle de l'autre reste inconnue : mystère impressionnant de ce "Serviteur de Yahweh", objet des prédilections divines et pourtant inconnu en 42, 1. À cause de l'"Esprit" qui repose sur lui, il s'agit pourtant sûrement de l'"Oint" du Seigneur, du Messie à venir, rejeton promis à la dynastie de David en vertu des prophéties d'Isaïe, au temps du roi Ézéchias (716 avant Jésus-Christ) :

« Un rameau sortira du tronc de Jessé, et de ses racines un rejeton poussera. Sur lui reposera

l'esprit de Yahweh : esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de vaillance, esprit de science et de crainte de Yahweh. » (Is 11, 1-2)

Au moment où "l'Inconnu de l'Exil" compose les poèmes du Serviteur, on attend, en Israël, depuis deux cents ans, l'accomplissement de cette prophétie, ainsi que de cette autre, du même Isaïe :

« Il adviendra, dans la suite des jours, que la montagne de la Maison de Yahweh sera établie au sommet des montagnes et qu'elle s'élèvera au-dessus des collines » où les "nations" païennes célèbrent leurs "religions" idolâtres :

« Vers elle, afflueront toutes les nations et viendront des peuples nombreux. Ils diront : « Venez et montons à la montagne de Yahweh, à la Maison du Dieu de Jacob, pour qu'il nous instruisse de ses voies et que nous marchions dans ses sentiers. » Car de Sion sortira la Loi, et la parole de Yahweh de Jérusalem. » (Is 2, 2-3)

Sous la plume de l'Inconnu de l'Exil, deux cents ans après Isaïe, il n'est plus dit que la religion sort de Jérusalem. Non, c'est de l'Esprit de Dieu dont il est lui-même rempli, que le Serviteur "fait sortir" sa religion (*mishpâtô*) se montrant par là plus grand que Moïse et s'égalant à Dieu.

Elle "sort" de sa bouche comme de la bouche même de Dieu (Dt 8, 3 ; cf. Mt 4, 4 et Lc 4, 4).

Il faudra attendre encore cinq cents ans pour que Jésus accomplisse à la lettre cette prophétie dès le premier jour de sa vie publique (Lc 4, 16-21) par sa douceur :

« Il ne crie pas, il n'élève pas le ton, il ne fait pas entendre sa voix dans les rues ; il ne rompt pas le roseau broyé, il n'éteint pas la flamme vacillante. »

« Fidèlement, il apporte la religion, sans défaillance et sans hâte jusqu'à ce que la religion soit établie sur terre, car les îles attendent sa Loi. »

« Ainsi parle Yahweh, Dieu, lui qui a créé les cieux et les a déployés, qui a solidifié la terre et produit sa végétation, qui a donné l'haleine au peuple qui l'habite, et le souffle aux êtres qui s'y meuvent. Moi, Yahweh, je t'ai appelé dans la justice, je t'ai pris par la main, et je t'ai modelé. » (Is 42, 2-6)

Comme le nouvel Adam d'une nouvelle création. En effet, le verbe hébreu est le même que celui de la création (Gn 2, 7).

« Je t'ai livré comme alliance du peuple et lumière des nations, pour ouvrir les yeux des aveugles, pour faire sortir de prison les captifs et du cachot ceux qui habitent les ténèbres. » (Is 42, 6-7)

LE MYSTÈRE DU ROSAIRE

LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

L'apôtre Jean, à qui Jésus confia sa Mère du haut de la Croix, enferma toute la révélation dont il était dépositaire dans une sorte d'hymne, le *PROLOGUE* actuel de son Évangile.

La Parole qui était auprès de Dieu, Dieu même, vint en ce monde de ténèbres. Jean-Baptiste que l'apôtre Jean avait suivi tout d'abord, avait paru le premier pour rendre témoignage. Enfin, la lumière avait lui dans ce monde de ténèbres. Et c'est par la foi que les hommes l'ont connue. Et ceux-là qui ont cru, sont devenus comme elle enfants de Dieu, par grâce. Oui, la Parole s'est faite chair, elle a résidé parmi nous, cette gloire, ce Saint de Dieu, « *lui qui est né ni du sang, ni d'un désir charnel, ni d'un vouloir d'homme mais de Dieu* » (Jn 1, 13).

Tout cela authentifie le récit de l'Annonciation selon saint Luc. L'apôtre Jean affirme la Présence de Dieu au milieu de son peuple, présence de grâce qui n'a plus rien de commun avec la volonté terrestre de l'humanité qui prévalut en Adam. Mais cette chair formée dans le sein de la Vierge pure, de Dieu même, c'est déjà tous les êtres de grâce (non pas tous les hommes !), les fils de Dieu de la nouvelle humanité sanctifiée.

Avec une souveraine discrétion, bien mal interprétée depuis le Concile, les Évangiles évoquent la présence de la Vierge Marie auprès de son Fils durant sa vie publique.

Il ne faut pas s'étonner que ces quelques allusions affirment plutôt une séparation. Si Jésus demeure à Nazareth – à la différence du petit Samuel que ses parents, Elcana et Anne, avaient consacré à Yahweh et laissé au sanctuaire de Silo – c'est qu'il porte présence de Dieu, et n'a pas à résider au Temple de Jérusalem pour y vivre dans sa consécration. Mais c'est aussi pourquoi il causera cette peine cruelle aux siens, de rester à Jérusalem, comme un signe de sa consécration, de sa mission divine qui l'établit en la dépendance de son Père du Ciel, à l'exclusion de toute sujétion humaine. « *Amour séparant* », dirait saint Bernardin de Sienne...

Deux fois dans sa vie publique, Jésus répondra la même chose aux gens qui lui parlaient de sa Mère et de ses « *frères* », de sa famille humaine. Ce ne sera pas pour révéler le mystère au grand jour, mais seulement pour l'évoquer en élevant l'esprit vers les réalités spirituelles. À ceux qui lui mandent, « *Ta Mère et tes frères sont là qui te demandent* », il répond : « *Ma mère et mes frères ? ce sont en vérité ceux qui écoutent la Parole de Dieu, ceux qui font la volonté de mon Père qui est dans les Cieux.* » (Lc 8, 20-21)

Il détourne l'attention des choses de la chair, il détache l'esprit de ces liens qui ne sont pas essentiels comme ils le sont à d'autres hommes. Les liens personnels qui constituent sa vraie famille, c'est dans la volonté du Père qu'il les trouve. N'est-ce pas là glorifier la vraie maternité de la Vierge et déjà la constituer Mère de tous ceux qui écoutent la Parole de Dieu ? Elle qui accepta la volonté du Père ; que sa Présence sanctifia et que sa Parole féconda ? « *Amour transformant* »...

Une autre fois, c'est une femme qui bénit le sein qui l'a porté et les mamelles qui l'ont nourri. Là encore Jésus détourne cet hommage à la chair pour l'accorder à l'esprit, car c'est par la consécration de l'âme que la Vierge fut Mère : « *Heureux plutôt ceux qui reçoivent la Parole.* » (Lc 11, 27-28)

N'est-ce pas le mystère même de l'Annonciation ? « *Amour jubilant* »...

LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION.

C'est par la volonté du Père que le Verbe est venu en ce monde. Il a voulu s'associer dans cette œuvre une volonté humaine, celle de la Vierge Marie en laquelle il a pris chair d'homme. Jamais la femme tentatrice ne traversera la vie de Jésus. La pécheresse, à le voir et l'entendre, se convertit et est sanctifiée. Seul le démon tient tête et se dresse en face de Jésus à l'ouverture du drame, dans le désert de la Quarantaine, et à sa consommation, en Judas qui le trahit.

La « *Femme* », Mère pleine de grâce et Épouse sanctifiée, sera admise aussi à intervenir, à intercéder pour hâter l'heure du Salut. Le miracle de Cana, selon saint Jean (Jn 2), en est la figure « *lumineuse* ». Marie a tout disposé pour le « *signe* » divin, c'est par Elle que l'ancien est révolu et que la grâce nouvelle apparaît.

Au Calvaire, « *l'Heure* » fixée par le Père est venue. Marie est encore auprès de Jésus. Sans doute est-ce pour consentir au sacrifice. Mais saint Jean nous rapporte un échange de paroles qui nous éclaire sur la signification profonde de cette présence. Le vieillard Siméon l'avait prédit : elle aurait le Cœur percé d'un glaive, et cette souffrance serait, comme la Croix de son Fils, un « *signe* » adressé à tous les hommes (Lc 2, 34-35)

Ce moment est venu, qui est celui de la Rédemption. Dans sa souffrance, Jésus acquiert une multitude de frères, les chrétiens, et se tournant vers Marie, il les lui donne pour fils en la personne de saint Jean, le disciple que Jésus aimait. C'est un geste très « *humain* », oui, oui, sans doute, comme le souligne Benoît XVI : l'Apôtre prit Marie chez lui (Jn 19, 27)... pour qu'elle ne reste pas toute seule. Et d'ailleurs, ceux qui font la volonté du

Père, ceux qui reçoivent la Parole ne sont-ils pas les frères de Jésus, ses bien-aimés ? La maternité de la Vierge, toute spirituelle, étend sur eux son bienfait. En compatissant à la mort du Premier-Né, douloureusement, elle a mérité d'être mère de tous les chrétiens, elle les a véritablement enfantés.

Saint Jean l'a compris et médité, sous l'inspiration du Saint-Esprit, à la lumière des saintes Écritures, et il l'a révélé dans l'*APOCALYPSE* : La Vierge Marie, qui était présente au jardin d'Éden, est la nouvelle Ève du paradis restauré, au Calvaire, et elle sera, à la consommation des siècles, la Médiatrice du salut dans l'éclat de sa pure maternité.

MYSTÈRE GLORIEUX.

Lorsqu'il écrivit son *APOCALYPSE*, pour encourager les premiers témoins du Christ, les martyrs, les persécutés, et pour éclairer l'avenir de quelques révélations fulgurantes, saint Jean l'Évangéliste avait médité longuement les secrets de la Parole de Dieu auprès de saint Jean-Baptiste, puis de Jésus, et de Marie à la lumière des événements dont elle fut témoin et qu'elle conservait et méditait dans son Cœur.

Il cherche dans le passé les signes, les images prophétiques de l'avenir. Il reprend lui aussi, comme saint Matthieu, des mots, des événements de l'Ancien Testament, lesquels, éclairés par les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, se chargent d'un sens nouveau, pour l'avenir.

Nous allons retrouver, « *comme un grand signe paru dans le Ciel* », la “*Femme*”, celle de la *GENÈSE*, Ève, mais nouvelle, mais transfigurée par tout ce qui est survenu depuis dans son histoire.

Cette fois, la malédiction est toute portée par le démon tentateur. Au contraire, Jean lit les paroles de la *GENÈSE* à la lumière de ce qui est survenu depuis, comme une bénédiction pour la femme. Elle est l'ennemie victorieuse de Satan et cela suffit : « *J'établirai une inimitié entre toi et la Femme, qui vous divisera et divisera sa descendance et la tienne. Elle t'écrasera la tête et toi tu l'atteindras au talon.* » (Gn 3,15) L'idée d'unir le monde dans une démocratie universelle n'est donc pas de Dieu ! C'est clair.

Quant à l'antique punition portée contre la femme, elle est devenue, depuis le Christ, une nouvelle bénédiction. La douleur est celle, rédemptrice, du Calvaire, et la domination de l'homme est maintenant le symbole obscur de l'amour tout-puissant de Dieu.

Alors, Jean voit recommencer le drame des anciens jours : Ève nouvelle est aux prises avec l'ennemi qui convoite sa proie. Le « *grand dragon rouge feu* » qui précipite à terre les étoiles, c'est Lucifer. En haut, dans le Ciel, le combat des anges laissera enfin la victoire à Michel.

Sur terre, une tragédie semblable se déroule

entre Satan et ses suppôts d'une part, la “*Femme*” et sa « *semence* » d'autre part. Mais la femme bénie l'emportera sur l'être de la malédiction.

Qui est cette “*Femme*”, et quel est ce double combat dont Jean nous raconte les péripéties ? Une parole de l'*INCONNU DE L'EXIL* nous le révèle, car c'est elle qui a inspiré Jean. Il l'a lue dans le grec des Septante :

« Avant que celle qui était en mal d'enfants n'enfantât, avant que ne la saisissent les douleurs (elle prit la fuite) et elle enfanta un mâle. Qui a jamais entendu chose pareille ? Qui a jamais vu chose semblable ? Un pays naît-il en un jour ? Une nation est-elle enfantée d'un seul coup, que Sion, à peine en travail ait mis au monde ses fils ? » (Is 66,7-8)

Une seule image demeure, celle de la “*Femme*” radieuse d'une nouvelle lumière, très pure. C'est la Mère, c'est l'Épouse. Elle n'est pas de la terre mais du Ciel, d'auprès de Dieu, « *ville sainte, Jérusalem nouvelle, vêtue comme une jeune épousée parée pour son époux.* » (Ap 21,2)

« Les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse s'est parée ; on lui a donné des vêtements de lin brillant et pur, car le lin, c'est les actes justes des saints. » (Ap 19,7)

C'est l'accomplissement de la prophétie de l'Inconnu de l'Exil : « *Ton époux, c'est ton Créateur.* »

Et Jean ne trouvera rien à ajouter qui ne soit déjà prévu et réalisé même. Cette ville où Dieu habite, dont il est le Temple, le Saint des saints, lui et l'Agneau identifié, n'était-ce pas déjà la Vierge Marie au jour de l'Annonciation, devenue Arche d'alliance et demeure (*shekinah*) du Très-Haut ?

Oui, certes. Et tout cela parce que, au lieu de prêter attention à l'Esprit malin, « *le séducteur de toute la terre* » (Ap 12,9), la “*Femme*” de la Nouvelle Alliance s'est laissée envahir par la Nuée lumineuse, l'Esprit de Dieu, et c'est lui qui appelle la Présence de Dieu et la consommation de l'union de la créature et du Créateur :

« L'Esprit et la fiancée disent : “Viens !” Et le Seigneur même par cette révélation dit : “Oui, je viens rapidement !” “Amen ! Viens, Seigneur Jésus !” » (Ap 22,17 et 20)

Il ne reste plus que la “*Femme*” et l'Esprit qui attendent l'Homme-Dieu.

Au commencement, le démon avait séduit la femme qui avait entraîné l'homme.

Aujourd'hui, et à jamais, la Vierge, l'Église écoutent l'Esprit de Dieu et s'en emplissent, et l'Esprit appelle en sa créature le Sauveur, et avec lui une multitude innombrable, fils de Dieu dans le Fils, enfantés d'une maternité spirituelle ni des sangs, ni du désir charnel, ni de la volonté humaine, mais de Dieu.

L'APPELER peuple de Dieu, c'est dire que l'Église est une société temporelle, visible, faite de nations qui sont catholiques et qui pratiquent ainsi la loi de Dieu publiquement selon le principe de saint Paul et de saint Pie X : « *Omnia instaurare in Christo.* » Pourquoi « dans le Christ » ? Parce que le ciment de ce peuple est la foi dans le Christ et la pratique de la religion dont l'essentiel est la Messe ; un peuple qui a son Dieu vivant au milieu de lui, comme tous nos villages de France avec leur église au centre et leur clocher qui est le point de ralliement, renouvelle chaque jour et sur tous les points de la terre, son Alliance, dans et par le Saint-Sacrifice de la messe (...).

Jésus-Christ accomplit ses promesses en se montrant, en se donnant, en se répandant en services et en bienfaits dans son sacrement de l'Eucharistie. Il est ainsi le Sauveur du corps, le Bienfaiteur suprême des nations, le Roi de son peuple élu.

D'où la conséquence du culte public qui lui est dû. L'exemple admirable de Garcia Moreno déclarant le Sacré-Cœur, Roi du peuple saint de l'Équateur. Il a été assassiné en 1875 le jour même où il faisait la consécration de son peuple, comme Président de cette République de l'Équateur, au Sacré-Cœur. Il reste absolument l'admirable exemple de ce que Dieu veut des chefs d'État. Tous les autres sont en rupture de contrat.

Suivons dom Vonier et nous comprendrons que le culte de

l'Eucharistie implique les fêtes, les nécessités naturelles des peuples, dit-il, mais qui là, doivent être fondées sur la Messe. Tous les peuples ont eu des fêtes, tous les peuples ont eu des fêtes religieuses – que ce soit de leur dieu, le soleil, ou le taureau, le serpent ou le chat, tout ce que vous voulez –, c'est la religion qui fait la cohésion du peuple et c'est la reconnaissance de la souveraineté de Dieu sur l'ensemble du peuple que ces fêtes, ces fêtes publiques donnant lieu à des manifestations de foi dans leur Roi divin, et nous c'est Jésus-Hostie !

La vie sociale doit être telle que Jésus exerce sa royauté eucharistique en plénitude. Donc, je dis qu'il est impensable qu'une nation chrétienne catholique soit gouvernée, sauf par violence, par des non-chrétiens, par des non-catholiques. Nous sommes en démocratie, c'est nous le peuple chrétien qui élit des francs-maçons et des anticléricaux ?! C'est un désordre dont les évêques et le Pape sont responsables ! Un peuple chrétien, catholique – il n'y a de chrétien que catholique – doit avoir pour gouvernants des catholiques. C'est insupportable qu'ils se laissent aller par leur propre volonté et leur propre lâcheté à se laisser gouverner par des gens qui sont en rupture de foi, en rupture de discipline avec la religion catholique, et qui laissent célébrer les mystères du Christ en cachette ou librement par les prêtres dans les coins. Un Roi sacré, une Alliance

entre lui et le Christ, un serment de fidélité, d'où la pleine liberté et l'exaltation de l'Église, de son culte et de ses institutions, sont non seulement bons, mais sont absolument nécessaires, impliqués par notre foi au Christ. Les processions, les congrès eucharistiques et les consécration au Sacré-Cœur, tout cela est tout à fait normal, et normal cela veut dire tout à fait selon la loi.

La communion individuelle au Christ, pour être pure de tout orgueil, égoïsme et tentations diverses, doit être tout incluse dans la célébration liturgique commune de l'Église. C'est toujours une communion de communauté. Que ce soit la communion familiale ou monastique ou paroissiale, diocésaine, elle est toujours catholique, c'est-à-dire qu'elle rassemble, au moins spirituellement, virtuellement, tous les autres catholiques, tous les autres fidèles et la hiérarchie, autour du Christ qui est ainsi le Christ *Pantocrator*, c'est-à-dire Chef de tout le monde, Gouverneur de tout. Ce Christ qui se livre à nos cœurs comme notre tout, alors que chacun de nous n'est rien du tout, est premièrement le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, Époux de l'Église qui est le genre humain nouveau, le peuple immense de tous les prédestinés sauvés des derniers jours (...).

Ainsi dans nos cœurs, nous adorons, nous louons, nous aimons, nous servons Jésus-Christ présent dans tous les tabernacles de la terre, comme dit la prière de l'ange de Fatima. Nous ouvrons notre âme à la royauté universelle de Jésus, à sa soif du salut de toutes les âmes ; il

Voilà donc fixées les limites de la toute-puissance pontificale. Certes, le Pape, en tant que vicaire du Christ, a pouvoir de juger les princes, et même de les déposer... À condition toutefois qu'il fasse l'œuvre de Dieu et non pas celle de ses intérêts personnels.

Mais la vie et l'œuvre de Philippe le Bel sont aussi l'occasion d'admirer un instant ce Royaume de France de la fin du treizième siècle, qui est vraiment la fleur de la civilisation chrétienne. Ses souverains, les Capétiens, à l'âme de moines, au courage et à la force de grands guerriers, au sens de la justice le plus élevé, passent infiniment les plus grands des empereurs romains. Ils ressemblent au saint roi David et à Celui dont il n'était que la figure, Notre-Seigneur Lui-même. Leur œuvre, prudente et raisonnée, a unifié le Royaume en un corps social solide, en une communion autour de leur personne royale. Il en a résulté un développement matériel constant. La France, prospère et heureuse, est alors le premier État de la Chrétienté.

Philippe le Bel doit pourtant affronter de nombreuses menaces, en particulier les Templiers, hérétiques et rebelles, qu'il est contraint de réprimer sévèrement pour la sécurité du Royaume. En toute occasion, le Roi montre qu'il agit sous le regard de Dieu devant qui il sait qu'il aura à répondre de tous ses actes. Ses dernières paroles à son fils aîné nous font prendre la mesure de la grandeur du devoir d'un souverain chrétien : *« Aimez Dieu en toutes choses, lui disait-il, Sainte Église ayez toujours en grande révérence. Et pesez, Louis, pesez que c'est que d'être roi de France ! »*

L'ÉGLISE, CHEMIN DU CIEL.

Comment garder une image de cette admirable civilisation médiévale ? Vers le milieu du quatorzième siècle, au moment où de graves menaces pèsent sur elle, un peintre italien en a donné une représentation allégorique dans la SALLE DE CHAPITRE DU COUVENT DOMINICAIN DE SAINTE-MARIE-NOUVELLE, À FLORENCE. C'est la synthèse d'une civilisation, selon le Cœur de Dieu.

Au plafond de la chapelle, surplombant l'ensemble, l'artiste a figuré l'épisode évangélique où saint Pierre est sauvé des eaux par le Seigneur, dans une saisissante annonce de la vie de l'Église à venir

(*supra*, p. 132). La barque des Apôtres étant prise dans une tempête sur le lac de Tibériade, Jésus *« vint vers eux, marchant sur la mer »* et Pierre lui dit : *« Seigneur, si c'est toi, ordonne que je vienne vers toi sur les eaux. »* Il dit : *« Viens. »* Et, descendant du bateau, Pierre marcha sur les eaux et vint vers Jésus. Mais en voyant le vent, il eut peur, et comme il commençait à enfoncer, il cria : *« Seigneur, sauve-moi ! »* Aussitôt Jésus, étendant la main, le saisit, et il lui dit : *« Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »* Et quand ils furent dans le bateau, le vent tomba. » (Mt 14, 25, 28-32)

En dessous, sur l'un des murs de la salle de chapitre, l'Église est représentée comme le chemin qui mène au Ciel.

En bas, devant le Dôme de Florence dont la construction vient de s'achever, se trouve l'Église militante avec, au premier plan, le Pape en majesté, vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Près de lui se tient l'Empereur, qu'on croirait son égal par la taille et les attributs de souveraineté. Néanmoins, la tête de mort qu'il tient dans la main nous rappelle que les dominations de la terre sont périssables. À leurs côtés, de part et d'autre, s'ordonnent, en une stricte hiérarchie, les offices religieux et les dignités laïques : à gauche, les cardinaux, évêques et docteurs, à droite les rois et les élites séculières.

Tout en bas, c'est la foule innombrable des fidèles, les riches et les pauvres, les pires et les meilleurs, enseignés et défendus par les moines dominicains. Ces mêmes frères prêcheurs sont figurés comme des chiens noir et blanc qui déchirent les loups rapaces cherchant à dévorer les brebis tranquillement assises aux pieds du Pape. Toutes les catégories sociales sont là alignées, chacune à sa place dans l'ordre hiérarchique, sous l'autorité de l'Église et des rois, exercée au nom du Christ qui trône dans les Cieux et de la Vierge Marie couronnée qui se tient à ses côtés. Et tout cela dans quel but ?

Tout le haut de la fresque le montre : il s'agit de rejeter le péché et les vanités de ce monde et, dûment confessé, de prendre sa place dans la file des élus qui sont accueillis par saint Pierre et franchissent les portes du Paradis où se tient l'innombrable Église triomphante. Au Moyen Âge, le Ciel est l'unique but de tous les travaux des hommes.

- III -

TOUT CE QUI N'EST PAS FONDÉ SUR LE CHRIST PÉRIRA

Mille ans de Chrétienté avaient permis d'établir une heureuse concertation entre l'Église et les États chrétiens. Comme nous le trouvons résumé dans le point 54 de la Phalange Royale, cet équilibre reposait sur *« la distinction claire des deux pouvoirs, spirituel et temporel, tous deux souverains, de l'Église et de l'État, celui-ci pourtant établi*

par Dieu serviteur de celle-là, recevant d'elle, en retour, la reconnaissance de sa légitimité, l'aide spirituelle et morale qui lui est nécessaire, afin de coopérer au bien naturel et surnaturel de leurs communs sujets. Tel fut jusqu'à nos jours l'augustinisme politique et sa théorie des deux glaives. » En dépit des désordres de la fin du Moyen Âge – la

guerre de Cent Ans et le schisme d'Occident – cet équilibre était en train de renaître à l'heure de la Renaissance, grâce à l'intervention divine de sainte Jeanne d'Arc, vierge et martyre de la foi catholique et de la Chrétienté.

LA GESTE DIVINE DE SAINTE JEANNE D'ARC.

En effet, la grande geste de Jeanne réaffirme la volonté de Dieu d'un concert des nations chrétiennes. Le Bon Dieu n'a pas les Anglais en haine, pourvu qu'ils restent chez eux, car leurs ambitions sur le royaume de France vont contre Sa Volonté. Certes, les nations ont des intérêts légitimes, mais qui doivent s'ordonner au bien commun qui est l'unité de la Chrétienté. Sainte Jeanne d'Arc, très lucide sur les dangers menaçant la Chrétienté, voulait que les nations chrétiennes s'unissent pour faire la guerre aux Turcs et pour éradiquer l'hérésie hussite en Bohême. Hélas ! elle ne fut pas écoutée.

Pourtant, plus encore que la menace turque, l'hérésie de Jean Hus, en Bohême, était annonciatrice des tempêtes à venir. Cette hérésie nouvelle doublait sa critique radicale de l'institution et des dogmes de l'Église d'un nationalisme tchèque révolutionnaire : à son appel, la Bohême s'embrasa. Dans un livre de chant hussite du seizième siècle, se trouve une gravure représentant quatre hommes autour d'un foyer, s'apprêtant à allumer un feu : l'Anglais Jean Wycléf rassemble le bois, le Tchèque Jean Hus tient la mèche qu'un autre homme enflamme. En suivant les conseils de sainte Jeanne d'Arc, la civilisation chrétienne se serait effectivement renouvelée – elle en avait la force –, mais cet homme s'est dressé et a brisé définitivement l'accord entre l'Église et l'État que des efforts séculaires avaient patiemment élaboré. Cet homme, c'est Martin Luther (1483-1546), naufrageur de la civilisation chrétienne.

MARTIN LUTHER, NAUFRAGEUR DE LA CIVILISATION.

L'auteur de cette gravure a représenté, au-dessus du groupe d'homme, la Colombe du Saint-Esprit, nimbée de Gloire. Tous ces révolutionnaires se sont prétendus inspirés directement du Saint-Esprit pour fonder une nouvelle religion et une nouvelle Église, en vue de la substituer à l'Église catholique jugée infidèle au Saint-Esprit. Le drame pour l'Allemagne, et pour toute la Chrétienté, c'est que Luther a réussi. Wycléf s'était soumis, Jean Hus avait fini sur le bûcher, mais Luther est parvenu à détacher l'Allemagne et beaucoup d'autres territoires du giron romain. Il a déchiré la Chrétienté. Effectivement, comme nous le présente cette gravure, il a allumé un incendie, non pas celui de la charité, mais celui de la révolution et de l'anarchie, contre l'Église romaine et contre l'autorité de l'Empereur. À mesure qu'il s'endurcissait dans sa rébellion, il en vint à expliquer, dans une parodie diabolique de l'épître aux Romains, que les princes protestants sont les vrais représentants de Dieu et c'est à eux qu'il confia le succès de sa réforme. Jamais ne fut plus justifié ce mot de Péguy : « *Tout commence en mystique et finit en politique...* » Et peut-on imaginer pire politique que cette exaltation insensée de la race et de l'esprit allemands, doublée d'un totalitarisme étatique ? Dans les territoires où la Réforme luthérienne l'emporte, disparaît cet équilibre entre le bien spirituel des âmes et les nécessités du bien commun, qui procurait aux peuples la vraie liberté depuis plusieurs siècles.

Plus encore que Luther, Calvin liera la réforme spirituelle à l'action de la puissance publique. Plus froid, plus rationnel, il saura théoriser la rupture religieuse avec Rome et l'absorption de la religion dans la politique, en la dégageant des outrances saxonnes et charnelles de Luther, la rendant ainsi universellement applicable. Pour notre Père, les héri-



tiers directs du luthéranisme sont les grands États totalitaires nazis ou soviétiques. Quant aux héritiers du calvinisme, c'est évidemment le monde anglo-saxon avec à sa tête les États-Unis, mais aussi notre République française, laïque et démocratique (*L'Église dans la nation*, 12 juin 1976, AF1 bis).

LA CONFESSION D'AUGSBOURG, UTOPIE ANTICATHOLIQUE.

Selon l'abbé de Nantes, le texte qui illustre le mieux la rupture de civilisation provoquée par la Réforme protestante, a été rédigé par le quatrième personnage, tout à droite sur notre gravure, qui allume sa torche à celle de Luther. Il s'agit de l'humaniste Philippe Melanchthon (1497-1560), rédacteur de la *Confession d'Augsbourg* de 1530. C'est grâce à lui que le luthéranisme a pu s'établir et durer. Beaucoup plus subtil et conciliant que Luther, Melanchthon ruse à chaque ligne de ce texte serpentin pour parvenir à faire accepter cette profession de foi à l'empereur Charles Quint. Pourtant, ni le théologien Jean Eck sur le moment, ni notre Père quatre cent cinquante ans plus tard, ne se sont laissé tromper. En fait, ce texte est très clair : Melanchthon prêche une foi sans religion, suivant ce grand principe de Luther que la foi seule suffit et que les prétendues *bonnes œuvres* sont inutiles et même impies. « *Avant cette époque-ci, écrit Melanchthon, la plupart du temps, dans les prédications, on insistait sur des œuvres puériles et inutiles, telles que rosaires, culte des saints, entrée dans les ordres, pèlerinages, jeûnes obligatoires, jours fériés, confréries, etc.* » Comme le dit notre Père, « *cette critique de la religion, c'est la démolition de l'Église, de son ministère, de ses sacrements, de son culte et de la vie chrétienne faite de prières, dévotions, vœux, pénitences en vue du salut éternel !* » (CRC n° 156, août 1980, p. 7)

Une fois la religion abolie, Melanchthon nous présente ce qui va la remplacer, son utopie de civilisation : le « *pur évangile* ». En effet, c'est au nom de l'Évangile que Melanchthon condamne l'augustinisme politique ! Avant Luther, déclare-t-il, « *certaines ont induit confondu le pouvoir spirituel avec le glaive temporel, ils ont même osé installer et déposer des empereurs et des rois* ». Au contraire, ce qu'a compris Luther, c'est que « *le pouvoir spirituel a le devoir de ne pas empiéter sur des fonctions qui lui sont étrangères* ». L'État est tout-puissant et l'Église n'a aucune légitimité pour poser des limites à son action. Melanchthon invente l'État laïque, séparé de l'Église. L'autre aspect du « *pur évangile* », ce sont les *œuvres bonnes* ; opposées aux *bonnes œuvres*, elles désignent en fait les activités séculières, profanes, que Luther a réhabilitées. Ainsi, la *Confession d'Augsbourg* aboutit à un retour à l'humanisme païen, et en cela elle est une charte du monde moderne.

La vision sereine du couvent de Florence, Luther l'a tournée en dérision, mais sans rien proposer à

la place. Melanchthon et Calvin après lui posent les fondements d'un nouveau modèle de civilisation où tout est ordonné à l'homme comme à son centre et à son sommet, car ici-bas le Christ ne règne pas. L'objectif de la vie terrestre est donc la puissance de l'État et le progrès matériel. Dans cette société où l'homme se réalise par ses propres forces, l'individualisme triomphe, la loi du plus fort devient le ressort essentiel de la vie économique et sociale. La charité qui avait éclairé le Moyen Âge de la douce lumière du Cœur de Jésus se refroidit. L'idolâtrie de *Mammon* redevient rapidement la norme, et aucun frein efficace n'est apporté à la spéculation. C'est l'invention de ce libéralisme économique qui contaminera les pays restés catholiques à la faveur de la Révolution de 1789. Les progrès du capitalisme permettent l'enrichissement de la bourgeoisie aux dépens d'une classe laborieuse maintenue dans des conditions de vie et de travail dégradantes. En résultent un affrontement inexpiable, une lutte des classes, exploitée par des remueurs de masses sans scrupules. Finalement, après des décennies de machinisme, c'est aujourd'hui le chômage subventionné et le fonctionariat d'État qui sont les premiers employeurs. Sans le voir, les sociétés protestantes et à leur suite tout l'Occident chrétien, ont glissé sur la même pente que l'Empire romain décadent. Quant à la morale, particulièrement dans la famille, nous n'avons plus rien à apprendre des pires désordres de la Rome païenne... N'oublions pas que ces désordres ont provoqué sa chute. Dans le domaine politique, l'idolâtrie du peuple souverain ressemble beaucoup au culte qui était exigé des Romains à l'égard des Césars. Et gare aux contrevenants, aux esprits chagrins ! Voilà à quel retour à la barbarie nous a menés la rupture avec la civilisation chrétienne.

Hélas ! devant une telle décadence, l'Église semble se taire, ralliée officiellement à l'humanisme païen de la constitution conciliaire *Gaudium et Spes*. Pourtant, elle est intrinsèquement rétive à ces illusions et, à l'heure de Dieu, elle reprendra sa mission civilisatrice, comme si elle ne l'avait jamais interrompue. Pour cela, elle aura l'exemple d'innombrables saints et docteurs, et en particulier ces paroles immortelles du pape saint Pie X dans sa *LETTRE SUR LE SILLON* de 1910 : « *Non, vénérables frères, on ne bâtira pas la cité autrement que Dieu ne l'a bâtie ; on n'édifiera pas la société, si l'Église n'en jette les bases et ne dirige les travaux ; non, la civilisation n'est plus à inventer ni la cité nouvelle à bâtir dans les nuées. Elle a été, elle est ; c'est la civilisation chrétienne, c'est la cité catholique. Il ne s'agit que de l'instaurer et la restaurer sans cesse sur ses fondements naturels et divins contre les attaques toujours renaissantes de l'utopie malsaine, de la révolte et de l'impiété : OMNIA INSTAURARE IN CHRISTO.* » Ainsi soit-il !

(père Louis-Gonzague de la Bambina.